Il interroge la foule :

Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen ? une voix répond : Oui, moi !

C'est Ragenhardt. — Il va dévoiler le véritable nom d'Amaury. Tout ce que celui-ci peut obtenir du Saxon c'est qu'il ne le dira pas devant Gérald. Et c'est Amaury lui-même, Ganelon, qui doit apprendre à son fils qui il est.

Gérald est d'abord comme affolé ; mais il redevient maître de lui, et s'écrie :

Pour racheter l'honneur de mon père et le mien,
Le ciel me donnera la force et le moyen !

Ragenhardt s'est vengé ; il a fait connaître à toute la cour l'existence de Ganelon. L'empereur apparaît, suivi des seigneurs, et il les constitue en haute cour de justice.

Tous, le duc Nayme, Richard, le page de Roland, Charlemagne lui-même, déclarent que Gérald a lavé la tache de son origine. Le mariage doit se faire. Berthe elle-même vient tendre la main à son fiancé.

Mais Gérald refuse : l'alliance entre le fils de Ganelon et la fille de Roland est impossible.

Charlemagne comprend cette noblesse de sentiments ; il confie à Gérald Durandal. Gérald la mènera s'enivrer du sang de l'étranger.

Et Berthe elle même s'écrie :

....Je me soumets : qui t'aime te ressemble !
Dieu fit nos cœurs pareils, que Dieu seul les rassemble !

Gérald, Durandal à la main, s'éloigne ; tous s'inclinent sur son passage, pendant que Berthe lui montre du doigt le ciel.

***

On le voit, la pièce est habilement conduite ; l'intérêt est constamment en haleine ; tout s'enchaîne, tout se lie à l'action et vient aboutir, comme à sa fin naturelle, au dénouement.

La scène des aveux, au second acte, où Berthe et Gérald rivalisent d'affection naïve, de franchise et d'élévation de sentiments ; la seconde scène du troisième acte, où Charlemagne évoque la grandeur future de la France ; l'apostrophe à Durandal ; enfin le dénoûment, véritablement grandiose, compte parmi les plus beaux morceaux de la littérature dramatique contemporaine.

La langue est claire et sonore ; le vers, d'une correction classique ; de temps en temps, dans les récits ou les dialogues mouvementés, quelques enjambements qui rompent d'une façon heureuse la monotonie des alexandrins.

Parfois éclatent des vers d'une allure toute cornélienne :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

Sa taille..... mieux encor je la mesurerai
Sur le champ du combat où je le coucherai.

Et ce dialogue qu'on dirait emprunté du *Cid* ou de *Polyeucte* :

GÉRALD

Le sort nous frappe seuls.

BERTHE !

N'en sois donc pas complice !
Ne perds pas le bonheur....

GÉRALD

Veux-tu que j'en rougisse ?

BERTHE

Regarde l'avenir.

GÉRALD

Je vois trop le passé !

BERTHE

Eh ! bien, si pour toi seul, il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'Empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien ! Gérald, au nom de mon père.....

GERALD.

Plus bas !

Le mien pourrait entendre !